

Le prince Sisowath Ravivaddhana Monipong

Entre l'Italie et le Cambodge



Si le prince réside à Rome, son discours évoque à tout moment un attachement viscéral pour le Cambodge, ce pays qu'il a du fuir à peine né. Dans un entretien accordé à L'Eventail, cet arrière-petit-fils du roi Sisowath Monivong a bien voulu revenir sur un chemin pour le moins singulier.

PAR CHRISTOPHE VACHAUDEZ

LE FILS DU PRINCE Sisowath Samy Monipong et de la princesse Norodom Daravadey s'est converti au catholicisme et a toujours montré une curiosité intellectuelle qui l'honore, une culture qui le fait autant apprécier de la reine mère que du roi Sihanouk, l'actuel souverain.

L'Eventail – Monseigneur, quel a été votre parcours, après avoir quitté le Cambodge ?

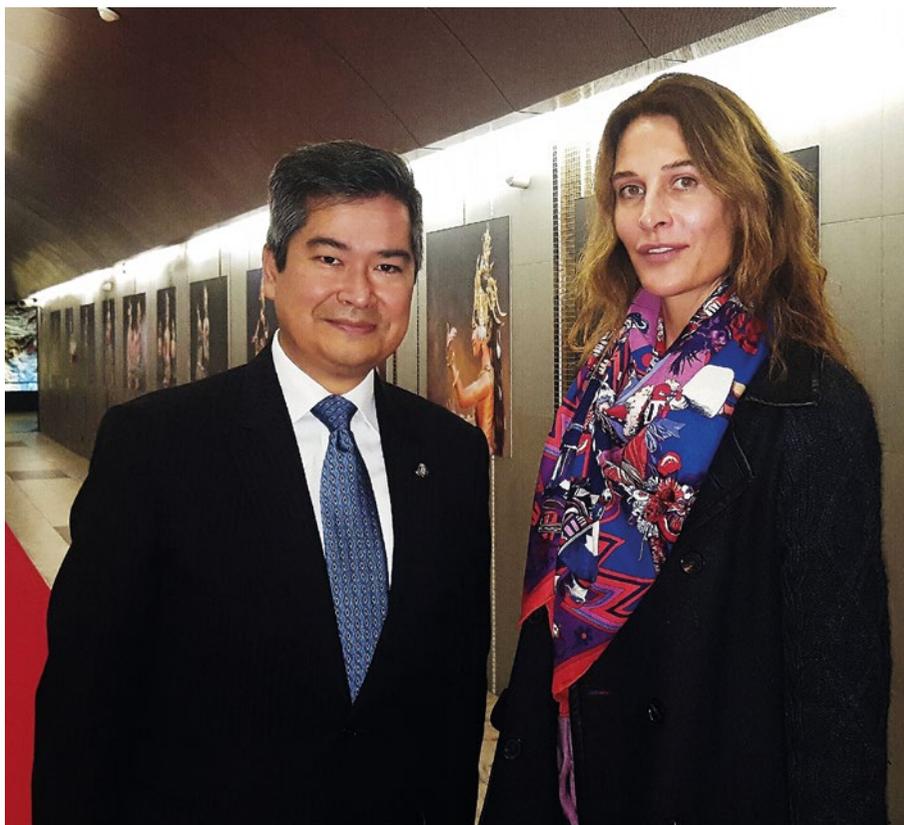
Prince Sisowath Ravivaddhana Monipong – Je suis né à Phnom Penh en février 1970 et le coup d'État contre le roi Sihanouk a eu lieu en mars de cette même année. Je pense être l'un des derniers princes – si pas le dernier – à avoir été enregistré à l'état civil du palais royal. Comme j'ai fait un collapsus cardiaque, j'ai dû rester à l'hôpital et mon père a franchi les barricades pour venir me chercher. Peu de temps après, il a été gravement blessé dans l'exercice de son métier de pilote et il a été nommé par la nouvelle république attaché militaire à Paris, sous prétexte d'être soigné au Val de Grâce. Un cousin de mon père, lié au général Lol Nol, a pu aider certains membres de notre famille. Nous sommes arrivés en France en décembre 1971 et il faisait tellement froid en descendant de l'avion que j'ai l'impression de m'en souvenir. Le 17 avril 1975, nous avons appris la terrible nouvelle de la chute de Phnom Penh et toute notre vie a basculé. J'étais très jeune mais j'ai réalisé que notre vie avait changé. Nous n'allions plus dans les mêmes magasins et ma mère pleurait souvent. Grâce à un ami, mon père a trouvé un poste de directeur d'exploitation avant de travailler pour une compagnie aérienne appelée Air Alsace. Nous sommes restés neuf ans en Alsace d'août 1976 à

juillet 1985 quand nous avons rallié Le Raincy où mon grand-père possédait une maison depuis 1954. Après le lycée, j'ai obtenu une licence puis une maîtrise de littérature anglaise. C'est à cette époque que j'ai collaboré avec Jacques Népote, un éminent chercheur au CNRS, à la Fondation de l'Institut de la Maison royale du Cambodge avec publication en 1994 d'un état présent. Contre toute attente, j'ai intégré IBM après avoir failli rentrer chez Eurodisney. Je montais en grade mais mes intérêts pour l'histoire et la culture n'étaient pas compatibles avec la carrière qui s'offrait à moi. J'ai alors rencontré un des directeurs des Carlson Wagonlit qui me proposait d'aller au Kazakhstan après avoir fait un stage à Rome, ce qui a coïncidé chez moi avec une crise spirituelle. J'ai été éduqué dans la culture bouddhique et je peux d'ailleurs réciter nombre de stances mais l'absence de passion et de sentiments m'a toujours dérangé. J'étais à la recherche du bonheur et je pensais y arriver grâce de la foi. Je suis arrivé à Rome deux jours après mon baptême. Il n'y a pas de hasard! L'éducation religieuse reçue en Alsace et la gentillesse des sœurs qui m'ont aidé à m'intégrer ont sans doute orienté mon parcours, tout comme mon père spirituel, Mgr Guy Terrance, ancien vicaire général du diocèse de Nice. Enfin, mon filleul, Xavier Servin, vit à Bruxelles et la Belgique est de ce fait très chère à mon cœur.



- Comment votre entourage a-t-il vécu cette conversion ?

- En fait, j'ai toujours été assez discret jusqu'à l'année passée, quand j'ai officiellement avoué ma conversion à la reine mère lors d'une audience. Elle m'a alors parlé de son baptême et, trois jours plus tard, au terme d'une cérémonie bouddhique en hommage à son époux le roi Sihanouk, elle l'a annoncé à l'assemblée en disant combien cela pouvait être enrichissant pour chacun et qu'il n'y avait aucune contradiction avec la foi bouddhique. Ce fut un moment très fort pour moi. Je l'avais également annoncé au roi Sihamoni, ce qui a réjoui mes amis Olivier Schmitthausler, vicaire apostolique de Phnom Penh, et Enrique Figaredo Alvargonzalez, préfet apostolique de Battambang.



Page de gauche: Le prince, dont le prénom signifie "rayon de soleil qui progresse vers l'infini", pose ici en costume traditionnel. © DR
Ci-contre: Le prince s'est rendu à Monaco pour inaugurer une exposition sur les ballets royaux du Cambodge. Il y a été accueilli par la princesse Antonella d'Orléans-Bourbon. © DR
En haut: Lors de chacun de ses voyages au Cambodge, le prince présente ses respects à la reine Monineath, mère de l'actuel souverain, le roi Sihamoni. © DR



- Depuis la France, comment percevez-vous la situation dramatique vécue au Cambodge ?

- Mes parents en ont toujours parlé ouvertement. Autrefois, nous envoyions une cassette à mes tantes au Cambodge et puis, un jour, plus rien. Ce fut l'annonce de nombreux décès et l'arrivée de réfugiés. J'ai lu très tôt des livres sur le sujet afin d'essayer d'en comprendre les raisons. J'ai appris que le roi avait survécu et une restauration a toujours fait partie de mes espoirs. Mes parents nous ont toujours élevés, ma sœur et moi, dans le respect de la monarchie et de l'histoire familiale. Au Cambodge, il a toujours été malaisé de dissocier le trône et la politique mais cela a changé depuis 1993, quand le roi est rentré. Le monarque ne gouverne plus mais demeure chef de l'État. Il a fallu alors tout recréer car les khmers rouges avaient détruit les bases de la famille. Or, chez nous, le souverain est notre père à nous tous. Lors des funérailles du roi Sihanouk, l'émotion chez les jeunes était palpable car ils étaient attachés à la figure du roi père, à la base de notre indépendance. J'aimerais d'ailleurs écrire un ouvrage

afin de raconter l'histoire de notre famille, sur base de témoignages uniques recueillis auprès de mes tantes, mes oncles et mes cousins ; une façon aussi d'aborder la politique des alliances ou d'évoquer la mémoire des disparus.

- Quand êtes-vous rentré au Cambodge ?

- Les princes Ranariddh et Chakrapong sont allés dans le maquis dès 1982. Quant à moi, je me suis rendu en Thaïlande en 1988 et en 1989. En décembre 1993, j'ai présenté mes devoirs au roi et à la reine à Pékin pour me mettre à leur disposition. Il a fallu du temps pour que les choses s'apaisent et, pour ma part, j'ai attendu le moment propice pour me mettre au service de mon pays. Les Nations unies m'en ont donné l'occasion dans le cadre du Programme des jeunes experts associés. J'ai découvert le Cambodge lors d'un séminaire en avril 2000. Ce fut très dur, très émouvant aussi et ma cousine la princesse Rattana Devi m'a aidé à digérer la matérialisation soudaine d'un pays que je ne connaissais qu'à travers des témoignages. Cette initiative m'a fait grandir d'un seul coup. Depuis, avec mon ami, le marquis Vincenzo

Grisostomi Travaglini, je suis en train de monter un projet de valorisation culturelle de l'art lyrique à l'italienne au Cambodge avec l'assentiment du roi Sihanouk. À l'époque du roi Sihanouk, nous avions un niveau d'éducation supérieur à celui de la Thaïlande et, suite aux massacres, tout cet acquis a été perdu. Pour ma part, je découvrais en effet une culture que j'avais apprise à connaître au Musée Guimet. J'ai eu un coup de cœur pour Oudong, l'ancienne capitale, haut lieu de spiritualité, pour la province de Battambang aussi, réputée pour être un vivier d'artistes et la source des meilleurs fruits et légumes du Cambodge, et enfin, pour Angkor, un lieu atmosphérique, fabuleux, que je ne me lasse pas de visiter.

En haut: Le roi a reçu en audience le prince et le marquis Vincenzo Grisostomo Traraglini dans le cadre de la Fondation qu'ils se proposent de mettre sur pied pour la diffusion de l'art lyrique à l'italienne au Cambodge. © DR



Plus de portraits gotha
sur www.eventail.be